

Ray DAYTONA and GOOGOOMBOS : Caballero (CD, Soundflat Records - www.soundflat-records.de)

Toujours aussi furieux les Googobombos de Ray Daytona et leur surf épileptique. Les années ne semblent pas avoir prise sur eux, et pourtant le compteur commence à tourner sérieusement (une quinzaine de révolutions non ?). Ce qui n'empêche nullement le dit Ray Daytona d'aligner les riffs sidéraux et sidérants, la croquignollette Rosie d'affûter ses lignes de basse (l'instrument est presque aussi gros qu'elle) et d'affirmer ses vocaux d'une présence signifiante, le solide Doctor D d'assurer des rythmiques infernales et implacables, et les 2 batteurs réquisitionnés ici, A.D.U.A. et son successeur Madison Wheeler, de planter le décor à grands renforts de martèlements charnus et de roulements insatiables. Il y a quelque chose de spatial dans le surf de Ray Daytona and Googobombos, relevé de garage frénétique, et même de punk incisif. Il n'y a aucun slow là-dedans, pas la peine donc d'espérer emballer cet été sur la plage avec ce disque, en revanche, pour faire perdre la tête à quelque donzelle peu farouche, tous ces hymnes trépidants devraient largement avoir l'effet euphorisant souhaité. Il devrait bien en rester quelque chose une fois perdus dans de sulfureux ébats. Ouai, parce qu'il y a aussi quelque chose de puissamment sexuel dans ces beats à grande vitesse et dans ces décharges sonores orgasmiques et éjaculatoires. Il n'en faudrait pas beaucoup pour se croire dans une orgie estivale et lysergique à l'écoute de 14 titres de pure folie séminale. Tout ça est chargé de fuzz, assaisonné de passion tellurique, épice de variations Hammond ou Moog, et envoyé conquérir le monde avec conviction et énergie. Les Mayas ont peut-être prédit la fin des temps pour cette année, Ray Daytona and Googobombos pourraient bien être leurs messagers. Les 4 cavaliers (caballeros ?) d'une apocalypse sonore et tectonique. Dans l'espace on ne vous entend peut-être pas crier, mais à coup sûr on entend les accords transcendants de Ray Daytona and Googobombos, et ça doit trembler jusques aux confins de l'univers.

THEY CALL ME RICO : They Call Me Rico (CD, Jaspir Prod - www.jaspir.com)

Incroyable le nombre de one man bands qui fleurissent un peu partout depuis quelques années, ça pousse comme des champignons sous une pluie d'automne, ça foisonne comme des locustes dans un champ de millet, ça pullule comme les conneries dans la bouche de Nadine Morano (ça marche aussi avec d'autres politiciens handicapés du neurone, mais elle, elle est particulièrement gratinée), ça grouille comme des asticots dans la tripaille d'un zombie fraîchement converti, bref, y en a quasiment partout. Je suis même sûr qu'en cherchant bien, sur la première exoplanète habitée qu'on va découvrir, il y en aura aussi. Notez que ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre, j'aime assez cette formule minimaliste qui n'autorise aucune approximation chez ceux qui se lancent dans cet exercice parfois périlleux. En cas de ratage, y a pas les petits copains autour pour rattraper le coup et faire écran, c'est du sans filet, de la haute voltige. Mais, en même temps, au début, les premiers joueurs de blues, de country, de folk, c'était souvent comme ça qu'ils erraient à travers monts et vallées, déserts et marigots, seuls avec leurs guitares en bandoulière. Aujourd'hui, miracle du confort moderne, au lieu de simplement taper du pied sur le parquet pour marquer le tempo, le one man band se trimballe, en plus de sa 6 cordes, la grosse caisse qui va bien et qui donne du coffre et de l'ampleur au bazar. Mais, fondamentalement, on reste quand même dans l'artisanal. C'est d'ailleurs comme ça, comme un artisan, que le Rico dont il est question (et que les autres, les ils, appellent ainsi) a enregistré ce disque, live en studio, sur un bon vieux 8 pistes des familles, sans overdub, sans zigouigoui autre que les 2-3 pédales requises pour patiner un son déjà naturellement saturé. Juste quelques potes de passage, qui avec sa lap-steel, qui avec son harmonica, qui avec sa basse, pour écluser un gorgeon et taper l'incruste façon samedi soir au coin du feu. Pour le reste, c'est entre delta-blues et primitive rock'n'roll que ça se joue, et bien malin qui pourra désigner un vainqueur. Sinon They Call Me Rico lui-même, et nous par la même occasion qui pouvons nous délecter de ce disque foutrement attachant. Quant à l'inspiration finale, on ira la chercher du côté des nombreuses reprises qui parsèment ce disque. Et si l'on ne s'étonnera guère d'y retrouver Bill Monroe, via Elvis ("Blue moon of Kentucky"), les Stones, via leurs propres adaptations de "Fortune teller" de Benny Spellman ou de "Prodigal son" de Robert Wilkins, Bob Dylan ("Buckets of rain"), Robert Johnson ("Preaching blues (Up jumped the devil)"), le Reverend

Gary Davis ("Cocaine"), voire Keb'Mo ("Am I wrong") ou Tom Waits ("Blind love"), on remarquera avec intérêt ou étonnement les emprunts à Paul McCartney ("Your way"), à T-Rex ("20th century boy") ou à Neil Young ("World on a string") méconnaissable après son traitement abrasif). Un disque qui devrait nous permettre de passer l'été sans problème, avec la banane aux lèvres et la bouteille de Jack Daniel's pas trop loin.

Dallas KINCAID & EVILMRSD : Subterranean power strain (CD, Masters At Paradise/Polca)

Le one man band (homme orchestre dans la langue de Rémy Bricka) est, par définition, un être solitaire, une sorte d'ermite musical qui ne sort de sa tanière que pour entrer en studio ou pour monter sur scène. On pourrait le croire autiste, misanthrope ou timide, il n'en est rien, il est bel et bien, comme tout musicien, exhibitionniste en diable. Et puis, de temps en temps, le one man band croise la route d'un de ses congénères, et que croyez-vous qu'il s'ensuive ? Chacun jouet-il l'indifférence blasée ? Les 2 créatures s'affrontent-elles pour défendre leur territoire ? Se font-elles des mamours ? Nul ne le sait. Le one man band est de nature discrète quant à sa vie privée, et, du coup, personne n'a jamais pu assister à ce genre de tête à tête, même les explorateurs les plus intrépides, même les aventuriers les plus téméraires, même les reporters de National Geographic les plus aguerris, même les paparazzi appointés d'Ici-Paris-Match, c'est dire ! De ces rencontres furtives on ne connaît généralement que les fruits musicaux. Rien de leur conception. C'est comme ça qu'on sait que le troyen (de Troyes, Aube, France, et non de Troie, Asie Mineure, Antiquité) Dallas Kincaid et l'espagnol (d'Espagne, Union Européenne, Monde, et non d'épagneul, canidé, mammifère) EvilMrSod se sont un jour rencontrés fortuitement quelque part en Allemagne. Et que ces accointances hors normes, finalement consommées du côté de New York, ont donné naissance à ce disque à 2 têtes, 4 mains et 4 pieds. Oui, parce que quand 2 one man bands se rencontrent, leurs talents s'additionnent, ils ne s'annulent pas, ni ne se fondent dans la masse. Comme des jumeaux monozygotes, le temps de ces fredaines électriques, les one man bands ne font certes plus qu'un, mais ils n'en gardent pas moins leur propre personnalité. Ah ! Magie de la nature ! Ce disque est donc l'enfant, sauvage, forcément sauvage avec de tels parents, de ces 2 êtres protéiformes, évolués et placentaires qui lui ont façonné un nid douillet, de forme circulaire, délicatement protégé d'un petit boîtier rectangulaire de plastique transparent, un nid dans lequel il a pu s'épanouir sans risque et sans crainte, ce qui nous permet aujourd'hui d'en suivre note à note l'évolution souterraine, puissante et tendue ("Subterranean power strain" on vous dit). Un peu de rock'n'roll, un poil de blues, un chouia de jazz, un soupçon de gospel, beaucoup de guitares, du genre saturées, pas mal de percussions, style efficaces, une touche d'orgue, et du chant, profond, rugueux, pénétrant, il n'en faut pas plus pour nous plonger dans des délices de ravissement à l'écoute des mélodies distillées par cet album qui, n'en doutons pas, a un bel avenir devant lui. D'autant qu'il n'y a pas que les heureux parents à créditer pour l'avènement de ce beau bébé, il y a aussi quelques parrains tout aussi dévoués, à commencer par Matt Verta-Ray, qui l'a mixé et langé tout en lui offrant en cadeau quelques accords de guitares nourriciers et nourrissants. Il y a aussi Ivan Julian (souvenez-vous des Voidoids de Richard Hell ou, plus récemment, de ses facéties avec Sonny Vincent), qui s'est mis à la colle avec son pote Matt pour maîtriser les nanans qui lui passent entre les mains et qui vous emmaillotte les petits êtres avec dextérité et savoir-faire. Et puis il y a aussi le tonton Jean-Noël Levavasseur, important ça les tontons, on ne le dira jamais assez, un tonton qui lui a trossé 2 petits poèmes pour parfaire son éducation et lui servir de matière à penser plus tard, quand il sera en âge de comprendre, tel un maître Yoda du binaire. Il ne pouvait pas faire moins le tonton, sachant que l'un des parents, daddy Dallas, de son vrai nom Mathias Moreau (mais chut, c'est un secret), a récemment participé à la floraison de quelques-uns des recueils de nouvelles que le Jean-No (oui, le petit l'appellera forcément Jean-No) a consacré aux Ramones, à La Souris Déglinguée et aux Doors (voir quelques précédents numéros de mon propre lardon pour les fiches d'état-civil plus détaillées). On prétend que tout le personnel du studio a applaudi à l'apparition du bambin, tellement il était choucard et en pleine santé. Je le crois volontiers. Personnellement, je ne me lasse pas de ses pépiements et de ses gazouillis. Et pourtant ce n'est pas le mien.